

CHAPITRE XXXIX.

SUITE DU VOYAGE DE L'ÉLIDE.

Xénophon à Scillonte.

Xénophon avoit une habitation à Scillonte, petite ville située à 20 stades d'Olympie ¹ *. Les troupes du Péloponèse l'obligèrent de s'en éloigner ², et d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce **. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte ***; et le lendemain des fêtes, nous nous rendîmes chez lui avec Diodore son fils, qui ne nous avoit pas quittés pendant tout le temps qu'elles durèrent.

Le domaine de Xénophon étoit considérable. Il en devoit une partie à la générosité des Lacédémoniens ³; il avoit acheté l'au-

¹ Xenoph. exped. Cyr. l. 5, p. 350.

* Environ trois quarts de lieue.

² Diogen. Laert. l. 2, §. 53.

** Voyez le chap. ix de

cet ouvrage.

*** Voyez la note à la fin du volume.

³ Pausan. l. 5, c. 6, p. 388. Dinarch. ap. Diogen. Laert. l. 2, §. 52.

tre pour la consacrer à Diane, et s'acquitter ainsi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perse. Il réservoir le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avoit construit en l'honneur de la Déesse, et pour un pompeux sacrifice qu'il renouveloit tous les ans ¹.

Auprès du temple s'élève un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poissons, promène avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois distribués dans la plaine ou sur les montagnes, servent de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers ².

C'est dans cet heureux séjour, que Xénophon avoit composé la plupart de ses ouvrages ³, et que depuis une longue suite d'années, il conloit des jours consacrés à la philosophie, à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui intretiennent la liberté de l'esprit et la santé du corps. Ses premiers soins furent de nous procurer les amusemens assortis à notre âge, et ceux que la campagne offre à un âge plus avancé. Il nous monroit ses chevaux, ses plantations, les détails de son ménage: et nous vîmes pres-

¹ Xenoph. exped. Cyr. l. 5, p. 350.

² Id. ibid. Pausan. ibid.

³ Plat. de exil. t. 2, p. 605. Diogen. Laert. l. 2, §. 52.

que par-tout, réduits en pratique, les préceptes qu'il avoit semés dans ses différens ouvrages¹. D'autres fois il nous exhortoit d'aller à la chasse, qu'il ne cessoit de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre².

Diodore nous menoit souvent à celle des cailles, des perdrix, et de plusieurs sortes d'oiseaux³. Nous en tirions de leurs cages pour les attacher au milieu de nos filets. Les oiseaux de même espèce, attirés par leurs cris, tomboient dans le piège, et perdoient la vie ou la liberté⁴.

Ces jeux en amenoient d'autres plus vifs et plus variés. Diodore avoit plusieurs meutes de chiens, l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troisième, tiré de la Laconie ou de la Locride, pour le sanglier⁵. Il les connoissoit tous par leurs noms*, leurs défauts et leurs bonnes qualités⁶. Il savoit mieux que personne la tactique de cette espèce de guerre, et il en parloit aussi bien

¹ Xenoph. p. 818 et 932.

² Id. de venat. p. 974 et 995.

³ Id. memorab. pag. 734.

⁴ Aristoph. in av. v. 1083. Schol. ibid.

⁵ Xenoph. de venat. p. 991.

* On avoit soin de donner aux chiens des noms très-courts, et composés de deux syllabes, tels que Thimos, Lochos, Phylax, Phoenex, Bremon, Psyche, Hébé, etc. (Xenoph. de venat. p. 987).

⁶ Id. ibid. pag. 987 et 996.

que son père en avoit écrit⁷. Voici comment se faisoit la chasse du lièvre.

On avoit tendu des filets de différentes grandeurs dans les sentiers et dans les issues secrets par où l'animal pouvoit s'échapper². Nous sortîmes habillés à la légère, un bâton à la main³. Le piqueur détacha un des chiens; et dès qu'il le vit sur la voie, il découpla les autres, et bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment tout sert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chasseurs qui l'animent⁴, les courses et les ruses du lièvre, qu'on voit dans un clin-d'œil parcourir la plaine et les collines, franchir les fossés, s'enfoncer dans des taillis, paroître et disparoître plusieurs fois, et finir par s'engager dans l'un des pièges qui l'attendent au passage. Un garde placé tout auprès s'empare de la proie, et la présente aux chasseurs qu'il appelle de la voix et du geste⁵. Dans la joie du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en faisons plusieurs dans la journée⁶. Quelquefois le lièvre nous échappoit, en passant le Sélinus à la nage⁷.

A l'occasion du sacrifice que Xénophon offroit tous les ans à Diane⁸, ses voisins, hommes et femmes, se rendoient à Scillonte.

¹ Xenoph. de venat. p.

² 972.

³ Id. ibid. p. 983.

⁴ Id. ibid. p. 984.

⁵ Id. ibid. p. 985.

⁶ Id. ibid. p. 984.

⁷ Id. ibid. p. 980.

⁸ Id. exped. Cyr. l. 5.

p. 350.

Il traitoit lui-même ses amis¹. Le trésor du temple étoit chargé de l'entretien des autres spectateurs². On leur fournissoit du vin, du pain, de la farine, des fruits, et une partie des victimes immolées; on leur distribuoit aussi les sangliers, les cerfs et les chevreuils qu'avoit fait tomber sous ses coups la jeunesse des environs, qui, pour se trouver aux différentes chasses, s'étoit rendue à Scillonte, quelques jours avant la fête³.

Pour la chasse du sanglier, nous avions des épieux, des javelots et de gros filets. Les pieds de l'animal récemment gravés sur le terrain, l'impression de ses dents, restée sur l'écorce des arbres, et d'autres indices nous menèrent auprès d'un taillis fort épais⁴. On détacha un chien de Laconie; il suivit la trace; et parvenu au fort où se tenoit l'animal, il nous avertit par un cri, de sa découverte. On le retira aussitôt; on dressa les filets dans les refuites; nous primes nos postes. Le sanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans le filet, il s'arrêta, et soutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière, dont les aboiemens faisoient retentir la forêt, et celle des chasseurs qui s'approchoient pour lui lancer des traits et des pierres. Bientôt après il fondit sur Moschion,

¹ Diogen Laert. l. 2, §.

³²

² Xenop. exped. Cyr. l.

⁵ p. 380.

³ Id. ibid.

⁴ Id. de venat. p. 992.

qui l'attendit de pied ferme dans le dessein de l'enfermer; mais l'épieu glissa sur l'épaule, et tomba des mains du chasseur, qui sur-le-champ prit le parti de se coucher la face contre terre¹.

Je crus sa perte assurée. Déjà le sanglier, ne trouvant point de prise pour le soulever, le fouloit aux pieds, lorsqu'il vit Diodore qui acouroit au secours de son compagnon; il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit ou plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal. Quoique atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodore, et s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde². Plusieurs de nos chiens furent tués ou blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde, où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par des chiens, tombèrent dans des pièges qu'on avoit couverts de branches³.

Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière⁴. Nous en lançâmes plusieurs autres, et notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtoient à la portée de nos traits, ou se jeroient tantôt dans des étangs, et tantôt dans la mer⁵.

¹ Xenoph. de venat. p. 993.

² Id. ibid.

³ Id. ibid. p. 994.

⁴ Id. ibid. p. 990.

⁵ Id. ibid. p. 991.

Pendant tout le temps que durèrent les chasses, la conversation n'avoit pas d'autre objet. On racontoit les moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours, et les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes et aux alimens, dont ils appaisent leur faim ou leur soif. En d'autres, des cavaliers forment une enceinte pendant la nuit autour de l'animal, et l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs, on creuse une fosse vaste et profonde; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre; tout autour est construite une palissade impénétrable et sans issue: l'animal sauvage, attiré par les cris de la chèvre, saute par dessus la barrière, tombe dans la fosse, et ne peut plus en sortir¹.

On disoit encore qu'il s'est établi, entre les éperviers et les habitans d'un canton de la Thrace, une espèce de société; que les premiers poursuivent les petits oiseaux, et les forcent à se ravaler sur la terre; que les seconds les tuent à coups de bâton, les prennent aux filets, et partagent la proie avec leurs associés². Je doute du fait; mais après tout, ce ne seroit pas

¹ Xenoph. de venat. p. 1. 0. c. 36, t. I, pag. 940.
995. Helian. de nat. anim. l. 2,

² Aristot. hist. animal.

c. 42.

la première fois que des ennemis irréconciliables se seroient réunis, pour ne laisser aucune ressource à la foiblesse.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions dans ses conversations la douceur et l'élégance qui règnent dans ses écrits. Il avoit tout à-la-fois le courage des grandes choses, et celui des petites, beaucoup plus rare et plus nécessaire que le premier; il devoit à l'un une fermeté inébranlable, à l'autre une patience invincible.

Quelques années auparavant, sa fermeté fut mise à la plus rude épreuve pour un cœur sensible. Gryllus, l'aîné de ses fils, qui servoit dans la cavalerie Athénienne, ayant été tué à la bataille de Mantinée, cette nouvelle fut annoncée à Xénophon au moment qu'entouré de ses amis et de ses domestiques, il offroit un sacrifice. Au milieu des cérémonies, un murmure confus et plaintif se fait entendre; le courier s'approche: Les Thébains ont vaincu, lui dit-il, et Gryllus. . . . Des larmes abondantes l'empêchent d'achever. Comment est-il mort? répond ce malheureux père, en ôtant la couronne qui lui ceignoit le front. Après les plus beaux exploits, avec les regrets de toute l'armée, reprit le courier. A

ces mots, Xénophon remit la couronne sur sa tête, et acheva le sacrifice ¹. Je voulus un jour lui parler de cette perte; il se contenta de me répondre: Hélas! je savois qu'il étoit mortel ²; et il détourna la conversation.

Une autre fois nous lui demandâmes comment il avoit connu Socrate. J'étois bien jeune, dit-il; je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite: il me barra le chemin avec son bâton, et me demanda où l'on trouvoit les choses nécessaires à la vie. Au marché, lui répondis-je. Mais, repliqua-t-il, où trouve-t-on à devenir honnête homme? Comme j'hésitois, il me dit: Suivez-moi, et vous l'apprendrez ³. Je le suivis, et ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Ashéniens avoient fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre par mes écrits les preuves de son innocence, aux nations de la Grèce, et peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant, que de rappeler sa mémoire, et de m'entretenir de ses vertus.

Comme nous partagions un intérêt si vif et si tendre, il nous instruisit en détail du

¹ Diogen. Laert. l. 2, §. 54. ² extern. n. 2.
³ Ælian. var. hist. l. 3, c. 3. Stob. serm. 7, p. 90. §. 48.
 Val. Max. l. 5, c. 10.

système de vie que Socrate avoit embrassé, et nous exposa sa doctrine, telle qu'elle étoit en effet, bornée uniquement à la morale ¹, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique et de métaphysique que Platon a prêtées à son maître ². Comment pourrois-je blâmer Platon, pour qui je conserve une vénération profonde? Cependant, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate. Je tâcherai de les développer dans la suite de cet ouvrage, enrichi presque partout des lumières que je dois aux conversations de Scillonte.

L'esprit orné de connoissances utiles, et depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant; et tel étoit son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique, qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étoient passés sous ses yeux; sur l'art militaire, qu'après avoir servi et commandé avec la plus grande distinction; sur la morale,

¹ Aristot. metaphys. l. §. 35. Bruck. histor. philos. t. I, c. 6, l. 2, p. 848. t. I, p. II et 697. Moshem.
² Id. ibid. 847. Theopomp. ap. Athen. l. II, p. 508. Diogen. Laert. lib. 3, in Cudw t. I, pag. 241 et 600.

qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnoit aux autres.

J'ai connu peu de philosophes aussi vertueux, peu d'hommes aussi aimables. Avec quelle complaisance et quelles grâces il répondoit à nos questions ! Nous promenant un jour sur les bords du Sélinus, Diodore, Philotas et moi, nous eûmes une dispute assez vive sur la tyrannie des passions. Ils prétendoient que l'amour même ne pouvoit nous asservir malgré nous. Je soutenois le contraire. Xénophon survint ; nous le primes pour juge, il nous raconta l'histoire suivante.

PANTHÉE ET ABRADATE.

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Assyriens, on partagea le butin, et l'on réserva pour ce prince une tente superbe, et une captive qui surpassoit toutes les autres en beauté ; c'étoit Panthée, reine de la Susiane¹. Abradate, son époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, et en confia la garde à un jeune seigneur Mède, nommé Araspe, qui avoit été élevé avec lui. Araspe décrivit le situation humiliante où elle se trouvoit, quand elle s'offrit à ses yeux. Elle étoit, dit-il, dans sa tente, assise par

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 5, p. 114.

terre, entourée de ses femmes, vêtue comme une esclave, la tête baissée et couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de se lever ; toutes ses femmes se levèrent à-la-fois. Un de nous cherchant à la consoler : Nous savons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ses qualités brillantes ; mais Cyrus à qui vous êtes destinée, est le prince le plus accompli de l'Orient¹. A ces mots elle déchira son voile, et ses sanglots, mêlés avec les cris de ses suivantes, nous peignirent toute l'horreur de son état. Nous eûmes alors plus de temps pour la considérer et nous pouvons vous assurer que jamais l'Asie n'a produit une pareille beauté ; mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non, dit Cyrus, votre récit est un nouveau motif pour moi d'éviter sa présence : si je la voyois une fois, je voudrois la voir encore, et je risquerois d'oublier auprès d'elle le soin de ma gloire et de mes conquêtes. Et pensez-vous, reprit le jeune Mède, que la beauté exerce son empire avec tant de force, qu'elle puisse nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes ? Pourquoi donc ne soumet-elle pas également tous les cœurs ? D'où vient que nous n'oserions porter des regards incestueux sur celles de qui nous tenons le jour, ou qui l'ont reçu de nous ? C'est que la loi nous le défend ; elle est donc plus

¹ Xenoph. inst. Cyr. l. 5, p. 115.

forte que l'amour. Mais si elle nous ordonnoit d'être insensible à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, ses ordres seroient suivis de la révolte de tous nos sens. C'est que la nature est plus forte que la loi. Ainsi rien ne pourroit résister à l'amour, s'il étoit invincible par lui-même; ainsi on n'aime que quand on veut aimer¹.

Si l'on étoit le maître de s'imposer ce jong, dit Cyrus, on ne le seroit pas moins de le secourir. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, et s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvoient ni rompre ni porter.

C'étoient, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches, qui font un crime à l'amour de leur propre foiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leur devoir.

Araspe, Araspe! dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse².

Panthée joignoit aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendoit encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multiplioit sans s'en apercevoir, et comme elle y répondoit par des attentions qu'elle ne pouvoit lui refuser, il confondit ces expressions de reconnaissance

¹ Xenoph. inst. Cyr. l. 5, p. 116. ² Id. ibid. p. 117.

avec le désir de plaire¹, et conçut insensiblement pour elle un amour si effréné, qu'il ne put plus le contenir dans le silence. Panthée en rejeta l'aveu sans hésiter; mais elle n'en avertit Cyrus, que lorsque Araspe l'eut menacée d'en venir aux dernières extrémités².

Cyrus fit dire aussitôt à son favori, qu'il devoit employer auprès de la princesse les voies de la persuasion, et non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite, et la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte et de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa présence. « Pourquoi, lui dit-il, craignez-vous de m'aborder? Je sais trop bien que l'amour se joue de la sagesse des hommes et de la puissance des dieux. Moi-même, ce n'est qu'en l'évitant que je me soustrais à ses coups. Je ne vous impute point une faute dont je suis le premier auteur; c'est moi qui, en vous confiant la princesse, vous ai exposé à des dangers au-dessus de vos forces. Eh quoi! s'écria le jeune Mède, tandis que mes ennemis triomphent, que mes amis consternés me conseillent de me dérober à votre colère, que tout le monde se réunit pour m'accabler, c'est mon roi

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 5, p. 117. ² Id. ibid. l. 6, p. 153.

«qui daigne me consoler! O Cyrus, vous êtes toujours semblable à vous-même, toujours indulgent pour des foiblesses que vous ne partagez pas, et que vous excusez, parce que vous connoissez les hommes.

«Profitez, reprit Cyrus, de la disposition des esprits. Je veux être instruit des forces et des projets de mes ennemis: passez dans leur camp; votre fuite simulée aura l'air d'une disgrâce, et vous attirera leur confiance. J'y vole, répondit Araspe, trop heureux d'expier ma faute par un si foible service. Mais pourrez-vous, dit Cyrus, vous séparer de la belle Panthée¹? Je l'avouerai, répliqua le jeune Mède, mon cœur est déchiré, et je ne sens que trop aujourd'hui que nous avons en nous-mêmes deux ames, dont l'une nous porte sans cesse vers le mal, et l'autre vers le bien. Je m'étois livré jusqu'à présent à la première; mais, fortifiée de votre secours, la seconde va triompher de sa rivale²." Araspe reçut ensuite des ordres secrets, et partit pour l'armée des Assyriens.

Ayant achevé ces mots, Xénophon garda le silence. Nous en parûmes surpris. La question n'est-elle pas résolue, nous dit-il? Oui, répondit Philotas; mais l'histoire n'est pas finie, et elle nous intéresse plus que la ques-

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 6, p. 154.

² Id. ibid.

tion. Xénophon sourit, et continua de cette manière.

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvoit lui ménager un ami plus fidèle, et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'étoit Abradate, qu'elle vouloit détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée¹. Dans ce désordre d'idées et de sentimens que produit un bonheur attendu depuis long-temps, et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe, de la générosité de Cyrus; et son époux, impatient d'exprimer sa reconnaissance, courut auprès de ce prince, et lui serrant la main; «Ah Cyrus! lui dit-il, pour tout ce que je vous dois, je ne puis vous offrir que mon amitié, mes services et mes soldats. Mais soyez bien assuré que, quels que soient vos projets, Abradate en sera toujours le plus ferme soutien." Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions de la bataille².

Les troupes des Assyriens, des Lydiens

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 6, p. 155.

² Id. ibid.

et d'une grande partie de l'Asie , étoient en présence de l'armée de Cyrus. Abradate devoit attaquer la redoutable phalange des Egyptiens ; c'étoit le sort qui l'avoit placé dans ce poste dangereux , qu'il avoit demandé lui-même , et que les autres généraux avoient d'abord refusé de lui céder ¹.

Il alloit monter sur son char , lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avoit fait préparer en secret , et sur lesquelles on remarquoit les dépouilles des ornemens dont elle se paroît quelquefois. » Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à votre parure , lui dit le prince attendri ? Hélas ! répondit-elle , je n'en veux pas d'autre , si ce n'est que vous paroissiez aujourd'hui à tout le monde , tel que vous me paraissez sans cesse à moi-même. » En disant ces mots , elle le couvroit de ces armes brillantes , et ses yeux versèrent des pleurs qu'elle s'empressoit de cacher ².

Quand elle le vit saisir les rênes , elle fit écarter les assistans , et lui tint ce discours : » Si jamais femme a mille fois plus aimé son époux qu'elle-même , c'est la vôtre sans doute ; et sa conduite doit vous le prouver mieux que ses paroles. Eh bien ! malgré la violence de ce sentiment , j'aurois mieux , et j'en jure par les liens qui nous unissent , j'ai-

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 6, p. 168. ² Id. ibid. p. 169.

» merois mieux expirer avec vous dans le sein de l'honneur , que de vivre avec un époux dont j'aurois à partager la honte. Souvenez-vous des obligations que nous avons à Cyrus ; souvenez-vous que j'étois dans les fers , et qu'il m'en a tirée ; que j'étois exposée à l'insulte , et qu'il a pris ma défense ; souvenez-vous enfin que je l'ai privé de son ami , et qu'il a cru , sur mes promesses , en trouver un plus vaillant , et sans doute plus fidèle , dans mon cher Abradate ¹.

Le prince , ravi d'entendre ces paroles , étendit la main sur la tête de son épouse , et levant les yeux au ciel : » Grands Dieux , s'écria-t-il , faites que je me montre aujourd'hui digne ami de Cyrus , et sur-tout digne époux de Panthée. » Aussitôt il s'élança dans le char , sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarément de ses esprits , elle le suivit à pas précipités dans la plaine ; mais Abradate s'en étant aperçu , la conjura de se retirer et de s'armer de courage. Ses eunuques et ses femmes s'approchèrent alors , et la dérochèrent aux regards de la multitude , qui , toujours fixés sur elle , n'avoient pu contempler ni la beauté d'Abradate , ni la magnificence de ses vêtemens ².

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 6, p. 169. ² Id. ibid. p. 170.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Croësus fut entièrement défaite; le vaste empire des Lydiens s'éroula dans un instant, et celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude¹; et l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presque au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avoit pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange Egyptienne; qu'il avoit été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui; que Panthée avoit fait transporter son corps sur les bords du Pactole, et qu'elle étoit occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros; il les dévance lui-même; il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les siennes: le fer tranchant l'avoit abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la

¹ Xenoph. instit. Cyr. l. 7, p. 184.

main, et après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres: «Eh bien, Cyrus, vous voyez le malheur qui me poursuit; et pourquoi voulez-vous en être le témoin? C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a perdu le jour. Insensée que j'étois, je voulois qu'il méritât votre estime; et trop fidèle à mes conseils, il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il est mort dans le sein de la gloire, je le sais; mais enfin il est mort, et je vis encore!»

Cyrus après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit: «La victoire a couronné sa vie, et sa fin ne pouvoit être plus glorieuse. Acceptez ces ornemens qui doivent l'accompagner au tombeau, et ces victimes qu'on doit immoler en son honneur. J'aurai soin de consacrer à sa mémoire un monument qui l'éternisera. Quant à vous, je ne vous abandonnerai point; je respecte trop vos vertus et vos malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous voulez être conduite.»

Panthée l'ayant assuré qu'il en seroit bientôt instruit, ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avoit élevé son enfance: «Ayez soin, lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, de couvrir d'un même voile le corps de mon époux et le mien.» L'esclave voulut

la fléchir par des prières ; mais comme elle ne faisoit qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux ¹.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souverain ; et Cyrus qui étoit accouru à la première nouvelle de ce malheur, pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues ².

¹ Xenoph. instit. Cyr. ² Id. ibid. p. 186.
I. 7, p. 185.

CHAPITRE XL.

Voyage de Messénie.*

Nous partîmes de Scillonte, et après avoir traversé la Triphylie, nous arrivâmes sur les bords de la Néda, qui sépare l'Elide de la Messénie ¹.

Dans le dessein où nous étions de parcourir les côtes de cette dernière province, nous allâmes nous embarquer au port de Cyparissia, et le lendemain nous abordâmes à Pylos, situé sous le mont Ægalée ². Les vaisseaux trouvent une retraite paisible dans sa rade, presque entièrement fermée par l'île Sphactérie ³. Les environs n'offrent de tous côtés que des bois, des roches escarpées, un terrain stérile, une solitude profonde ⁴. Les Lacédémoniens, maîtres de la Messénie pendant la guerre du Péloponèse, les avoient absolument négligés ; mais les Athéniens s'en étant rendus maîtres, se hâtèrent de les fortifier, et repoussèrent par mer et par terre les troupes de Lacédémone et celles de leurs alliés. Depuis cette époque, Pylos, ainsi que

* Voyez la carte de la Messénie.

¹ Pausan. l. 4, c. 20, p. 327. Strab. lib. 8, p. 348.

² Strab. lib. 8, p. 359.

³ Thucyd. lib. 4, c. 8. Diod. Sic. l. 12, pag. 113.

⁴ Thucyd. ibid. Pausan. cap. 36, p. 372.